

Prière à Marie

Ô Marie, donne-nous des cœurs attentifs,
humbles et doux
pour accueillir avec tendresse et compassion
tous les pauvres que tu envoies vers nous.

Donne-nous des cœurs pleins de miséricorde
pour les aimer, les servir,
éteindre toute discorde
et voir en nos frères souffrants et brisés
la présence de Jésus vivant.

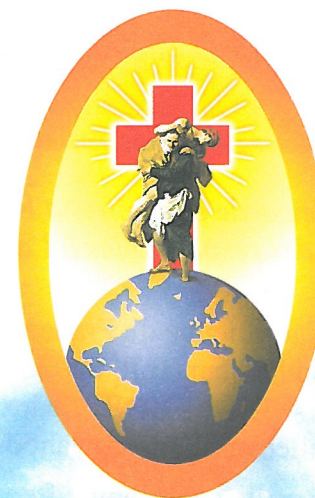
Seigneur, bénis-nous de la main de tes pauvres.
Seigneur, souris-nous
dans le regard de tes pauvres.
Seigneur, reçois-nous un jour
dans l'heureuse compagnie de tes pauvres.

Amen !

Jean Vanier



n°86



Mai 2007

Bulletin de la Famille Camillienne de France



SOMMAIRE

· Editorial	p 1
· Enseignement : l'Oraison <i>Père Thierry de Rodellec du Porzic</i>	p 2
· Méditation: Saint Camille et la « Deus Caritas est » <i>Père Felice Ruffini</i>	p 8
· Témoignage : « Manga, dis-moi » <i>Augustine Manga Nana</i>	p 18
· Mai : le Mois de Marie <i>Abbé C.P. Chanut</i>	p 22

Toute personne désireuse de connaître la Famille Camillienne de France peut contacter un des responsables à l'adresse ci-dessous :

Famille Camillienne de France
179 bis, bd Pasteur, B.P. 60026
94363 BRY-SUR-MARNE Cedex
E-mail : famillicamillienne@yahoo.fr
Site : <http://famille.camillienne.free.fr>

Tarifs :

Participation aux frais du bulletin : 23 € (10 numéros par an)

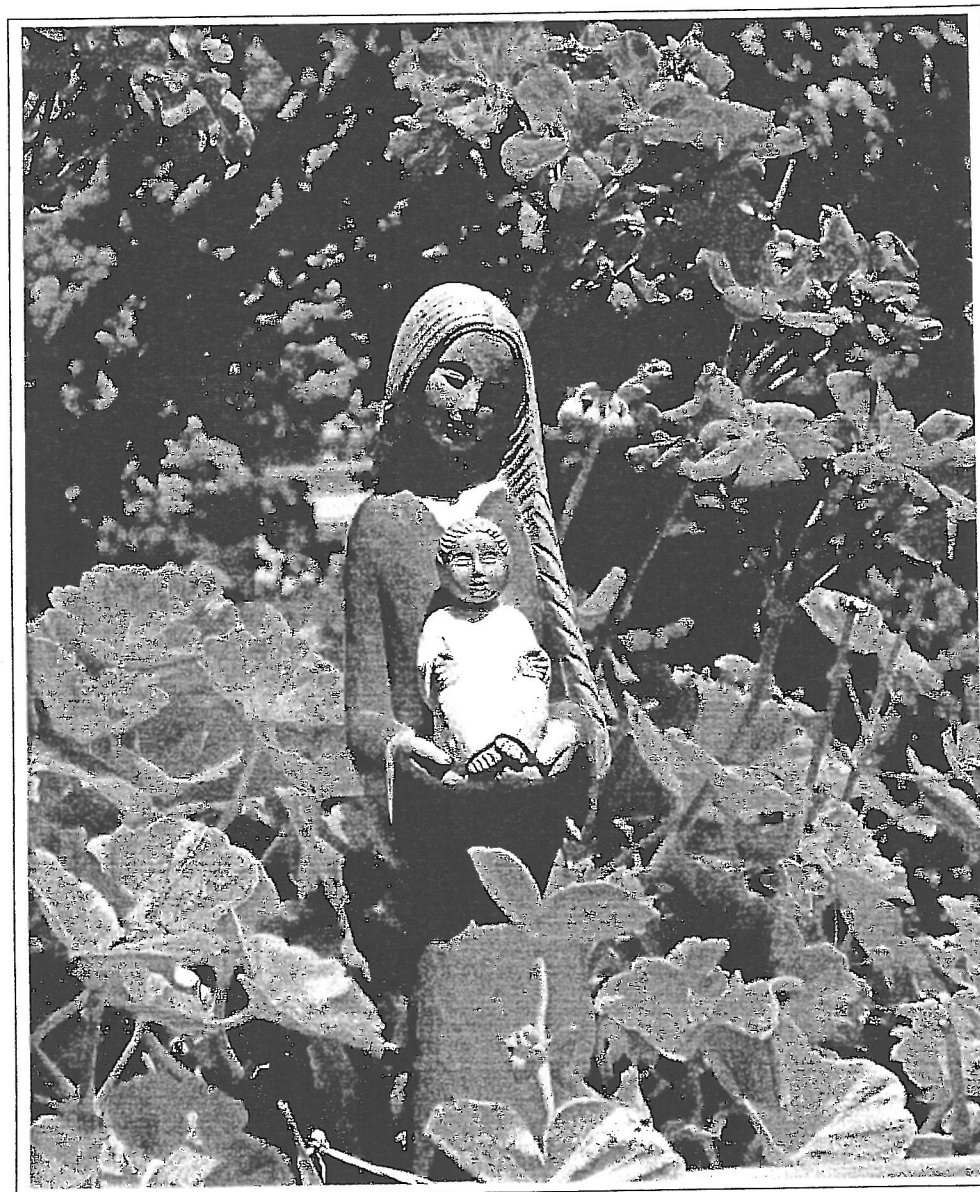
Soutien : tarif libre

Prochain bulletin : juin 2007

Comité de Rédaction

Père Michel Riquet - Marie-Christine Brocherieux - Simone Bonifaci
Anne-Marie Huet - Augustine Manga Nana - Marie-Josèphe Morteau - Joseph Rey

Maquette de couverture réalisée par Mathieu Lasne



Sainte Vierge pour lui offrir, avec les fleurs du printemps, les vertus qu'il avait fait éclore dans leurs jeunes âmes. A Cologne, en 1664, les élèves des Jésuites pratiquaient déjà, au mois de mai, des exercices de piété en l'honneur de Marie, tandis qu'en Alsace, des jeunes filles, appelées Trimazettes, quêtaient de porte en porte pour orner de fleurs l'autel de la Sainte Vierge. Le jésuite Nadisi ne rapproche le culte marial du mois de mai qu'en citant épisodiquement Henri Suso dans son « Mensis Marialis » (1654) ; un « Mois de Marie », paru à Molsheim en 1699, probablement sous la plume du jésuite Vincke ne faisait aucune mention de mai. Le capucin Laurent de Schniffis consacrait le mois de mai à Marie dans un recueil de trente poésies, « Moyen-Pjeiff », publié en 1692. Outre qu'au début du XVIII^e siècle, l'église franciscaine et royale Sainte-Claire de Naples connaissait au mois de mai un office populaire marial quotidien suivi d'un salut du Saint-Sacrement, les dominicains de Fiesole, en 1701, décidaient d'honorer la Vierge tous les jours du mois de mai, ce qui se faisait aussi, près de Vérone, dans la paroisse de Grezzana (1734), et, un peu plus tard à Gênes (1747) et à Vérone (1774).

*Etude historique sur le mois de Marie
par M. L'Abbé C.P. CHANUT (extraits)*

EDITORIAL

Chers Amis,

Dans la lumière de Pâques, nous nous proposons de poursuivre notre rencontre avec le Christ ressuscité.

Le Père Thierry de Rodellec, à travers un enseignement sur l'Oraison, nous invite à rechercher notre Dieu au plus intime de nous-mêmes et ensuite à nous ouvrir au réel et au monde qui nous entoure.

Le Père Felice Ruffini, à partir de l'Encyclique « *Deus est caritas* » de Benoît XVI, nous retrace comment le Christ a pu transformer en saint Camille l'amour qu'il avait pour le monde, en un amour miséricordieux, manifesté à l'exemple du Christ et particulièrement envers ceux qui souffrent.

Augustine Manga - dans le cadre du débat sur l'euthanasie - nous aide à réfléchir sur le respect de l'homme à partir de documents fondamentaux et d'expériences rapportées par des personnels de santé.

Et pour terminer, nous vous proposons une étude historique sur l'institution du Mois de Marie, où les Camilliens ont été pionniers.

Que Marie, au cours de ce mois, dans la joie de la Résurrection, ouvre nos cœurs pour accueillir l'Esprit Saint.

Simone et Anne-Marie

ENSEIGNEMENT

L'Oraison

Père Thierry de Rodellec du Porzic, M.I.
Père Provincial

Récollecion mensuelle de la Communauté des Religieux Camilliens de Bry sur
Marne et de la Famille Camillienne. 11 Avril 2007

Le thème que j'aimerais vous partager aujourd'hui est celui de la prière, et plus particulièrement de l'Oraison.

Nous allons partir de constats simplistes pour essayer d'aller plus en profondeur :

- il est plus facile de parler sur Dieu, que de parler à Dieu.
- il est plus facile de faire de long discours pendant des heures sur la prière que de réellement prier, ne serait-ce que dix minutes.

1- « Je ne sais pas prier »

La première attitude à avoir lorsque l'on veut prier, c'est de dire : « *Je ne sais pas prier.* » Même pour les plus anciens d'entre-nous, après des années de vie de prière, on peut ressentir le temps long et reconnaître humblement que nous ne sommes que des débutants. Ce constat me semble sain, car il ne ferme pas la porte à la prière ; plus inquiétant est de reconnaître cet état de novice dans la prière, de se décourager et de ne plus prier.

Prier cela s'apprend au fur et à mesure de notre expérience de vie. Serions plus malins que



fonction de laquelle ils s'imposent une pratique particulière, puis font une invocation et chantent un cantique à Marie.

Grâce aux ouvrages des P.P. Lalomia et Muzzarelli, le « Mois de Marie » atteint la France à la veille de la Révolution. La vénérable Louise de France, fille de Louis XV et prieure du carmel de Saint-Denis, fit traduire le livre du P. Lalomia dont elle fut une zélée propagatrice. Cet usage n'eut un caractère général qu'avec les missions populaires de la Restauration, après qu'il fut officiellement approuvé et enrichi d'indulgences par le Saint-Siège (21 novembre 1815). Après les jansénistes, le clergé constitutionnel était farouchement opposé à cette dévotion et l'on sait que Mgr Belmas, évêque concordataire de Cambrai, jadis évêque constitutionnel de l'Aude, en fut un adversaire résolu : après l'approbation de Pie VII, « on tenta de l'introduire au Grand Séminaire, sans son autorisation. Le mois devait s'ouvrir par un salut très solennel. Déjà les cierges étaient allumés à profusion sur l'autel. Prévenu, il les fit éteindre et contremanda la cérémonie. »

Si les Jésuites semblent bien avoir été les initiateurs du « Mois de Marie », les Camilliens revendiquent l'honneur de l'avoir inauguré dans sa forme actuelle, en 1784, dans l'église de la Visitation de Ferrare. Selon beaucoup, les Jésuites n'auraient fait que codifier des pratiques antérieures et, surtout, en souligner l'élaboration familiale. Ils recommandaient que, la veille du premier mai, dans chaque appartement, on dressât un autel à Marie, orné de fleurs et de lumières, devant quoi, chaque jour du mois, la famille se réunirait pour réciter quelques prières en l'honneur de la Sainte-Vierge avant de tirer au sort un billet qui indiquerait la vertu à pratiquer le lendemain.

En effet, on se souvient qu'au XIII^{ème} siècle, le roi de Castille, Alphonse X le Sage (1239-1284), avait déjà associé dans un de ses chants la beauté de Marie et le mois de mai ; au siècle suivant, le bienheureux dominicain Henri Suso avait, durant l'époque des fleurs, l'habitude de tresser des couronnes pour les offrir, au premier jour de mai, à la Vierge. En 1549, un bénédictin, V. Seidl, avait publié un livre intitulé « Le mois de mai spirituel », alors que saint Philippe Néri exhortait déjà les jeunes gens à manifester un culte particulier à Marie pendant le moi de mai où il réunissait les enfants autour de l'autel de la

MAI

Le mois de Marie

Jean-Paul II - Audience générale du 2 mai 1979.

« Le mois de mai nous encourage à penser à elle et à en parler d'une façon particulière. C'est en effet son mois. Le temps de l'Année liturgique et ce mois de mai nous invitent à ouvrir nos cœurs à Marie d'une façon toute spéciale. »

Historique

La dédicace d'un mois à une dévotion particulière est une forme de piété populaire relativement récente dont on ne trouve guère l'usage général avant le XVIII^{ème} siècle.

Le « mois de Marie » qui est le plus ancien de ces mois consacrés, vit le jour à Rome, peut-être autour du collège romain des Jésuites, d'où il se diffusa dans les Etats Pontificaux, puis dans le reste de l'Italie et enfin dans toute la catholicité. La promotion du « mois de Marie » doit beaucoup aux Jésuites, singulièrement au P. Jacolet qui publia le « Mensis Marianus » à Dillingen en 1724, au P. Dionisi qui publia le « mese di Maria », à Rome en 1725, et au P. Lalomia qui publia le « mese di Maria assia il mese di maggio » à Palerme en 1758. Après eux, vint le « mese di Maria » que publia le P. Alphonse Muzzarelli à Ferrare en 1785, qui connut plus de cent cinquante éditions en un siècle, et qui fut traduit en français, en espagnol, en portugais, en anglais et en arabe. Avec le P. Muzzarelli, il ne s'agit plus de méditer seulement la vie, les vertus et les privilèges de la Sainte Vierge, mais, de s'en inspirer pour sanctifier la vie quotidienne en pratiquant chaque jour une vertu. Ainsi, chaque jour du mois du mai, les fidèles méditent une vérité de la vie chrétienne en

les disciples qui demandent à Jésus : « *Apprends-nous à prier.* » ? Luc 1,11

La prière est à la fois ; simple comme la respiration pour vivre, un élan qui vient du plus profond de nous-mêmes, elle nous est plus intime que nous-mêmes et dans le même temps, elle est aussi mystérieuse que l'air que l'on respire, insaisissable.

Saint Paul nous dit : « *Restez toujours joyeux. Priez sans cesse. En toute condition soyez dans l'action de grâces. C'est la volonté de Dieu sur vous dans le Christ Jésus.* » 1 Th 5,16

Veut-il dire que nous devons rester tous les jours et durant toute la durée du jour en prière à la chapelle, à l'oratoire ? Pour trouver une réponse écoutons ce que nous dit la petite Thérèse : « *Je n'ai jamais été trois minutes sans penser au Bon Dieu...* » Bien qu'elle était enfermée dans son Carmel elle n'en était pas moins en dehors de la chapelle. Écoutons la suite de cette parole : « *... C'est bien normal : on pense toujours à celui qu'on aime !* » La prière, et particulièrement l'Oraison sont un rendez-vous d'amour qui se poursuivent durant toute la journée sans s'arrêter. Sainte Thérèse d'Avila disait de l'Oraison : « *C'est un cœur à cœur avec Dieu, une amitié intime, seul à seul, avec celui dont nous nous savons aimés.* »

Il ne s'agit pas tant de réciter des prières, de lire des livres aussi savants soient-ils sur la prière ou tout autre sujet qui élève l'âme, il s'agit d'aller à une rencontre d'amour, d'entrer dans notre cœur, d'aller au delà de nos sentiments et de notre intelligence discursive, pour découvrir l'œuvre qui se réalise là ; le concert de la vie Trinitaire. Désirer être là où Dieu est. Charles de Foucault dit « *Dès qu'on aime on désire nécessairement être en tête à tête.* » Madeleine Delbrel avait bien compris cette intimité qui se jouait dans le fond du cœur, ce qui lui fait dire : « *Mon Dieu si tu es partout, comment se fait-il que je sois si souvent ailleurs ?* » Trop souvent nos difficultés à entrer dans la prière ou tout simplement à prier viennent de ce que notre cœur est lent à croire, fermé, exilé de lui-même, ou bien endormi par l'indifférence, divisé par les multiples soucis et occupations du quotidien. Pour de nouveau pouvoir prier, il nous faut réveiller notre cœur, creuser notre désir de Dieu, faire de la spéléo dans les profondeurs de notre cœur pour apprendre à voir avec les yeux de l'amour.

2- S'arrêter

Pour prier, il faut avant tout s'arrêter. Ce temps que nous vivons ce matin est véritablement une bonne condition pour prier, pour changer nos regards de direction et orienter les oreilles de nos cœurs vers la profondeur et non le superficiel. Prier, c'est fermer les yeux et découvrir tout un monde intérieur. Dans la nature, je peux trouver des traces de Dieu. Dans l'univers, je peux contempler la grandeur de Dieu, mais n'oublions pas que nos cœurs en sont le tabernacle vivant. Le Cardinal Newman disait : « *Ce monde invisible qui est mille fois plus réel que l'univers visible.* »

Faire silence n'est pas un exercice de style ou de méditation transcendantal, nous sommes invités à « *faire silence pour écouter celui qui a tant à nous dire...* » Ste Elisabeth de la Trinité.

Faire silence peut faire peur, le danger, c'est de passer son temps de prière à le remplir d'autre chose, Paul Claudel nous dit : « *Tout le monde peut prier dix minutes pleines de soi-même... c'est au-delà que le vrai silence commence.* » Plus je fuis le silence plus je manifeste que j'en ai besoin, car ce que je fuis ce n'est pas le silence c'est la révélation qui se fera dans ce silence, cette révélation c'est la personne-même de celui qui m'attend face à qui mon regard ne peut tenir.

La prière est un chemin de conversion permanente. En quel autre lieu suis-je aussi moi-même que lorsque je prie en face à face avec Dieu. Qui peut se cacher face à Dieu : il sait tout, voit tout, connaît tout. Oui, la prière est le seul lieu où je puisse sans crainte me dévoiler, me voir et me dire tel que je suis.

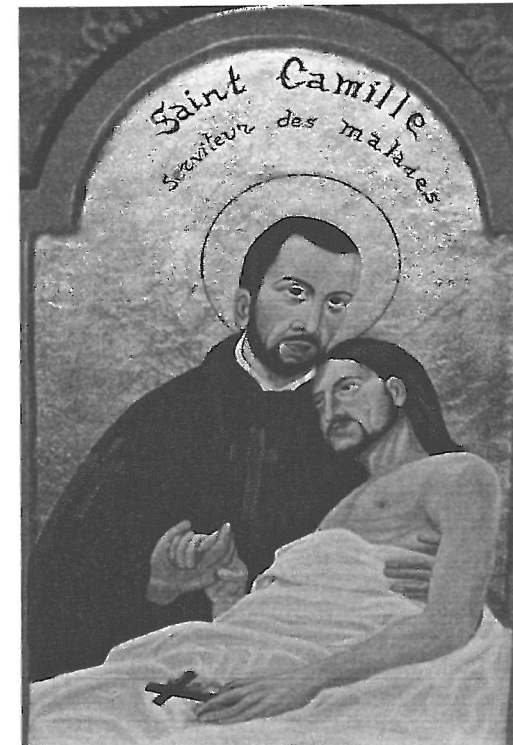
Avoir du mal ou refuser d'entrer en prière commence peut-être par le fait que je n'accepte pas de me voir tel que je suis, je me cache de moi-même et en même temps je me cache de Dieu qui, tout comme Adam, me cherche pour m'aimer.

3- L'humilité

La prière m'invite à l'humilité, celle de m'accepter tel que je suis en ôtant mes masques, l'humilité de me jeter dans les bras miséricordieux du Père en demeurant les mains vides en sa présence.

Nous appuyons l'interrogation du docteur Edouard FERRAND : « ... la normativité peut être redoutable dans des domaines où il n'y a finalement que des exceptions. La limitation thérapeutique ne concerne qu'un pourcentage infime de malades. Qu'advierait-il de centaines de milliers de patients si nous passons « officiellement » d'un projet thérapeutique d'amélioration de fin de vie à... autre chose ? Il y a là matière à beaucoup d'inquiétude. L'euthanasie pourrait être retenue, au détriment complet du projet qui consiste à améliorer la fin de vie. »

Le professeur GOLDWASSER nous montre bien que l'euthanasie est un acte d'impuissance, de désespérance. Ce n'est pas un acte d'amour. Intéressons nous plutôt à trouver les moyens du : Vivre Ensemble. Il est exceptionnel qu'une personne bien accompagnée ait recours à l'euthanasie.



Icône réalisée par M.C. Brocherieux

seriez-vous pour ou contre l'euthanasie ? Les personnes qui travaillent dans les services les mieux équipés répondent « contre » à 90%.

Il semble que la demande d'euthanasie viendrait moins souvent des patients eux-mêmes que de leur famille puisque dans 70% des cas, le patient n'avale pas le produit mortel.

LORS DE L'ÉCHANGE AVEC LA SALLE

Le docteur Henri-Pierre CORNU – Gériatologue à René-Muret-Bigottini, groupement hospitalier universitaire nord - signale que : « Même si nous parvenons, dans bien des cas, à atténuer les douleurs des malades en fin de vie, certains d'entre eux désirent malgré tout l'euthanasie. J'ai souvenir d'un patient qui a manifesté de la gratitude pour les soins que nous lui avons prodigués, mais qui a opté pour le suicide assisté en Suisse. Il a choisi de rester maître de sa mort. »

Le docteur Anne-Laure BOCH – Pitié-Salpêtrière - a dit : « La norme me paraît redoutable, s'agissant de la mort. Que signifie un « droit à mourir dans la dignité ? » N'est-on digne que lorsque l'on meurt debout, en pleine possession de ses moyens physiologiques ? Les centaines de milliers de personnes qui meurent dans un lit d'hôpital doivent-elles se sentir indignes ? Ne nous propose-t-on finalement pas une pseudo dignité avec l'euthanasie ? A mon sens cette dernière confine même à une « anti-dignité ».

Monsieur Philippe TOULLIC - Cadre infirmier, réanimation médicale CHU Saint Louis/AP-HP - confirme: « Il est effectivement logique que la majorité des infirmières soient perturbées psychologiquement à la suite de la participation à l'exécution d'un acte de limitation thérapeutique. En revanche, je suis révolté par le fait que rien de concret ne soit proposé pour les aider, au sein de leur équipe. Ces dernières n'ont pas de psychologue à disposition. La formation préalable fait encore défaut. Naturellement, même si l'environnement de la réanimation est très organiciste, il est très positif que le personnel infirmier s'investisse sur un plan psychologique. »

En conclusion,

Nous nous posons la question de savoir si une loi sur l'euthanasie ne serait pas une preuve qui renforcerait le sentiment des personnes malades qui se sentent inutiles.

L'humilité de la prière, je peux m'en inspirer à partir de celle des pauvres de l'évangile telle que la samaritaine :

« Donne-moi de cette eau » ;
le Centurion : « Dis seulement une parole... » ;
l'aveugle « Il criait de plus belle Fils de David aie pitié de moi... »

Le publicain : « Il n'osait pas regarder le ciel et se frappant la poitrine il disait : aie pitié du pauvre pécheur que je suis... »
Le bon larron : « Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume. »



En un mot avoir l'humilité de reconnaître mes limites et mes pauvretés. Prier me fait sentir que ma vie dépend d'un autre qui m'aime d'un amour sans limite.

4- La prière/Mission

Notre prière n'est pas désincarnée du reste de notre vie, elle se nourrit des expériences que nous traversons, elle se nourrit de ce que l'on lit, voit, apprend... Elle se nourrit de ce que je vis dans les diverses formes de prière telles que l'eucharistie, la pénitence, le chapelet...

Cette prière nous procure la grâce de pouvoir accueillir l'instant présent sans fausse modestie mais dans toute l'épaisseur de la réalité sans pour autant en être écrasé. Prier m'ouvre le cœur et les yeux sur le monde réel et me donne de ne pas tomber dans les travers de mes agacements, de mes compromissions.

La prière véritable m'invite forcément à m'ouvrir aux autres, Dieu me donne d'être en union avec lui, non pour que je nourrisse une relation fusionnelle avec lui, mais pour que je dilate mon cœur qui pourra accueillir la supplication pour les autres : « Le Bon Dieu m'accorde bien à peu près tout ce que je lui demande... sauf quand je prie pour moi. » Le curé d'Ars.



Ceci est un bon test pour sentir si ma prière est véritable ou une fuite dans un monde doucereux que je nourris de mes illusions. Pour véritablement répondre à la mission du Seigneur, il me faut commencer par prier pour que mon action ne soit pas seulement empreinte de mon propre vouloir. Mais en même temps il ne faut pas oublier que prier doit ouvrir sur la mission. L'évangile de la Transfiguration est une belle expression de cela.

Jésus emmène ses disciples à l'écart sur la montagne, là ils vont faire une expérience forte de Dieu, Pierre voudrait bien poursuivre cette expérience en restant sur la montagne mais Jésus les invite à redescendre. Dans la prière nous vivons en permanence ces mouvements de descente et de montée. De consolation et de désolation comme le disait saint Ignace de Loyola.

« *Ne tenez pas compte si vous êtes enflammés ou découragés... prier c'est passer d'un état à l'autre. Croyez alors que lui il ne change pas.* » Ste Elisabeth de la Trinité.

Prier est une expérience à renouveler chaque jour, et chaque jour sera différent.

Saint Jean de la Croix exprime cette même idée à la manière d'une histoire : « *Tu es comme un rondin, froid humide... appelé à devenir un feu vif. Dans la prière, Dieu commence à brûler. Comme le bois tu pleures et tu fumes : tout ce qui est non-amour doit être éliminé. Peu à peu le feu prend, et des flammes commencent à jaillir, jusqu'au moment où, le bois purifié de tout ce qui n'est pas lui, brûle de tout son feu, et ainsi chauffe et éclaire la nuit.* »

Il nous faut donc accepter dans la longueur du temps que le travail se fasse, que le chemin se débroussaille, que l'on sente monter petit à petit une paix profonde que rien n'ébranlera. Lorsque nos cœurs sont dégagés de tout ce qui les encombrerait-ils peuvent de nouveaux prier sans cesse, même lorsque la réalité est difficile, un cœur qui se tient dans la prière ne sera pas arrêté par le brouillard, il sait dans la confiance qu'après le soleil de nouveau brillera. Saint Isaac le Syrien disait : « *Que tu manges, que tu te reposes, que tu travailles, dans ton cœur la prière est toujours à l'œuvre ! Même dans ton sommeil elle se poursuit...* »

Pour conclure et vous dire un mot sur l'esprit avec lequel j'ai voulu conduire cette méditation je vous raconterais cette histoire d'un évêque russe du 19^{ème} siècle.

- L'article 2 : elle garantit un traitement analgésique au malade, tout en sachant que ces analgésiques « peuvent avoir pour effet secondaire d'abrégé la vie. »

- L'article 3 stipule que le malade peut refuser non pas seulement « un traitement », mais « tout traitement ». Cet article viserait implicitement le droit au refus de l'alimentation artificielle. L'alimentation artificielle est considérée par le Conseil Européen, des médecins et des théologiens comme un traitement. Il s'agit du droit de laisser mourir. Le traitement peut être arrêté sur la demande du patient.

FAUT-IL UNE LOI POUR L'EUTHANASIE ?

QUE PEUT-ON RETENIR DES TEMOIGNAGES PUBLICS DES SOIGNANTS ?

Lors de la soirée exceptionnelle organisée au Grand amphithéâtre de la Faculté de médecine, le **13 mars 2007**, à Paris, sur « **Arrêt de vie, Fin de vie, Euthanasie. Enjeux éthiques et débat** », le professeur GOLDWASSER, cancérologue à l'hôpital Cochin, disait que, quand il était interne, une fois par mois, on euthanasiait les cancéreux en fin de vie. Depuis son clinicat, il a été amené à accompagner 150 décès par an, soit 1800 à ce jour. Mais, bien que confronté aux mêmes situations cliniques que durant son internat, pour lui, aucune fin de vie n'a justifié d'envisager une euthanasie. Aujourd'hui avec les moyens et les compétences qui lui sont donnés, il trouve que l'euthanasie n'est plus utile puisque c'était la solution à une incompétence. Le plus important à faire, est d'avoir du personnel, de créer une relation de confiance entre le médecin et son patient, d'éviter l'isolement.

Le professeur Jean Claude AMEISEN – Hôpital Bichat, Président du Comité d'Éthique de l'Inserm - souligne que sur 500.000 personnes qui meurent chaque année en France, 70% meurent à l'hôpital. « Les études récentes réalisées par Edouard FERRAND - Hôpital Henri Mondor de Créteil - indiquent que plus de la moitié des personnes qui meurent à l'hôpital vivent aujourd'hui leurs derniers instants sans soulagement de leur douleur et sans véritable accompagnement. »

Le docteur FERRAND a fait aussi une étude sur les équipes médicales qui prennent en charge les patients en fin de vie. A la question : Si, lors de votre fin de vie, on s'occupait de vous comme cela se passe ici aujourd'hui,

TEMOIGNAGE

« Manga, dis-moi ! »

Augustine Manga Nana, FC France

« Manga, dis-moi, toi tu connais les hôpitaux, tu es tout le temps à Saint Camille. Dis-moi : **c'est quoi l'euthanasie ?** On en parle tellement en ce moment aux informations ! »

Cette interrogation d'une connaissance m'a amenée à chercher le sens que l'on donne à ce mot EUTHANASIE et à d'autres comme FIN DE VIE, ACHARNEMENT THERAPEUTIQUE, SUICIDE ASSISTE, SOINS PALLIATIFS, ADMD, dans le langage courant.

EUTHANASIE se pratique ; c'est la possibilité de pouvoir injecter un poison à un patient pour le faire mourir. Il n'y a pas d'euthanasie passive ou active.

ACHARNEMENT THERAPEUTIQUE est la volonté et la pratique du corps médical que la personne vive. Quand le patient est en fin de vie, cela revient à tout faire pour la prolonger.

SUICIDE ASSISTE est la possibilité de donner un poison à un patient pour qu'en l'avalant, il meurt.

SOINS PALLIATIFS. Les soins palliatifs reconnaissent la personne vivante jusqu'au bout, en lui évitant de souffrir.

A.D.M.D. Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité. Dans leur formulaire, on peut lire entre autres : « ...je refuse tout acharnement thérapeutique et j'autorise une mort douce, etc... »

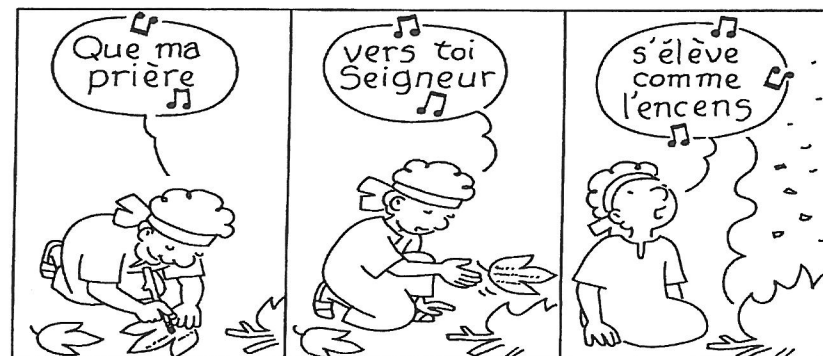
LOI LEONETTI du 22 avril 2005 : elle permet de réfléchir sur le comment agir pour mieux prendre en charge la fin de vie :

- Article 1^{er} : Les actes médicaux ne doivent pas être poursuivis par une obstination déraisonnable. Droit du malade aux soins palliatifs.

Un évêque en voyage sur un bateau entend le commandant lui dire : « *Monseigneur sur cette île vivent trois ermites.* » L'évêque demande à débarquer pour aller à leur rencontre. A sa descente du bateau les trois ermites se présentent sur la plage. L'évêque est choqué par l'aspect brutal de ces trois hommes qui ressemblent, se dit-il, plus à des sauvages qu'à de saints ermites. L'évêque leur demande : « *Comment priez-vous ?* ». Les trois hommes balbutient de pauvres mots, alors l'évêque sent soudain son penchant de docteur se réveiller et il se mit à les instruire longuement sur la prière. Puis il repartit à bord de son bateau tout content d'avoir pu instruire de pauvres ermites. Le soir venu, au large il vit trois lumières qui s'approchaient du bateau. Dans les lumières il vit les trois ermites qui couraient sur l'eau en l'appelant : « *Mon Père, mon Père, nous avons tout oublié de ce que vous nous avez dit, voulez-vous nous répéter vos conseils !* »

Je ne voudrais avoir pris la place de cet évêque, bonne méditation.

Inspiré du livre dessiné « *prier c'est quoi ?* »
Floris. Editions du Serviteur



MEDITATION

Saint Camille et la « Deus Caritas est »

P. Felice Ruffini, M.I.

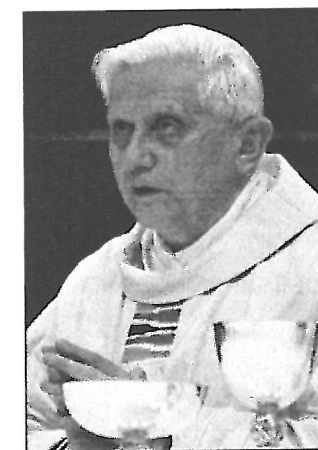
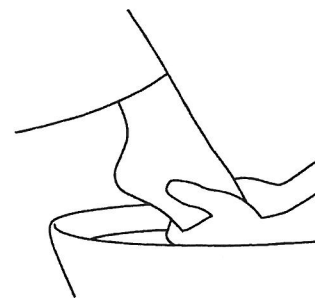
Saint Camille et la « Deus Caritas est »

Ceux qui aiment saint Camille et suivent le « charisme » qu'il a reçu comme un don de l'Esprit Saint auront ressenti une grande joie de le voir mentionné par le Saint Père Benoît XVI, dans la première encyclique *Deus Caritas est*, parmi les « Saints modèles » que nous regardons et admirons « comme ceux qui ont exercé de manière exemplaire la charité (...), vrais porteurs de lumière dans l'histoire, parce qu'ils sont des hommes et des femmes de foi, d'espérance et d'amour » (DCE, n. 40).

Cette indication du Magistère appelle à une relecture opportune de la « Charité de saint Camille » en suivant la « trace » marquée aussi splendidement par le Saint Père. Nous fiant à une interprétation aussi autorisée de l'*amour*, composante fondamentale du « chemin terrestre » de toute créature, nous tenterons une « étude » bien que brève et modeste.

Eros et agapè

Etant donnée pour acquise et universellement reconnue l'œuvre historique de saint Camille dans le monde de la souffrance et des malades, magistralement synthétisée par Benoît XIV dans l'expression *initiateur* d'une « nouvelle école de charité » (Bulle de canonisation de saint Camille), nous portons notre attention sur la réalisation en lui des deux mots fondamentaux : *éros*, comme le terme désignant l'amour « mondain », et *agapè*, comme l'expression qui désigne l'amour fondé sur la foi et modelé par elle » (DCE, n. 7). Pour ne pas encourir une censure pour ce qui concerne le concept d'*éros*, nous nous référons au texte de l'encyclique qui le décrit comme « l'amour entre homme et femme, qui ne naît pas de la pensée ou de la volonté mais qui, pour ainsi dire, s'impose à l'être humain » (DCE, n. 3).



Conclusion

Le saint Père déclare que « Parmi les saints, il y a par excellence Marie, Mère du Seigneur et miroir de toute sainteté » (DCE, n.41). Il en trace finement le profil en la décrivant « humble... femme d'espérance... femme de foi... mère de la Parole incarnée... une femme qui aime... » (DCE, ibid.), et il termine ainsi la prière finale :

**« Montre-nous Jésus. Guide-nous vers Lui.
Enseigne-nous à Le connaître et à L'aimer,
afin que nous puissions, nous aussi,
devenir capables d'un amour vrai
et être sources d'eau vive
au milieu d'un monde assoiffé (id. n. 42).**

C'est l'itinéraire d'ascèse vers Dieu qu'a suivi saint Camille et il l'a suivi sur la voie tracée par la Mère du Seigneur », partant de suite dès cette matinée du 2 février 1575 – Mémoire de sa Purification – fortement convaincu que ce n'était pas une coïncidence fortuite, mais un « signe » d'amour privilégié de la Très Sainte Mère Immaculée. En résumé, nous le décrivons comme l'« arche mystique » présentée par le Saint Père. Du moment que « nous la trouvons engagée dans un service de charité envers sa cousine Élisabeth (1, 56),... (au moment de la croix, qui sera l'heure véritable de Jésus (cf. Jn 2, 4; 13, 1). Alors, quand les disciples auront fui, elle demeurera sous la croix (cf. Jn 19, 25-27)... (DCE, n. 41).

De même que le « oui » de l'Annonciation place Marie immédiatement au service des autres pour le salut, ainsi le « oui » dit à Dieu conduit Camille au milieu des malades et des pauvres de tous genres, le plaçant ainsi au centre du « signe visible » qui rappelle dans le temps le début de l'histoire du salut : la souffrance et la mort entrée dans le monde par le péché des premiers parents.

La « Mère des Douleurs » qui se tient au pied de la croix comme témoin de la Passion de son Fils y participe par sa 'co-passion' en devenant la Mère de toute l'humanité rachetée (Jn 19, 26-27) ; pour saint Camille, c'est être auprès du lit de tout homme qui souffre et qui meurt, en se donnant tout lui-même pour le soulagement du corps mais plus encore en lui communiquant l'Amour de Dieu que lui-même a reçu, rendant « en quelque sorte visible le Dieu vivant ».

Une pulsion biologique mise par Dieu dans la structure de notre système nerveux central, ainsi que le classent les experts de ces questions (R. Forleo) qui font écho, en un certain sens, à ce passage de l'encyclique : une *force* qui « a besoin de discipline, de purification, pour donner à l'homme non pas le plaisir d'un instant, mais un certain avant-goût du sommet de l'existence, de la béatitude vers laquelle tend tout notre être » (DCE, n. 4).

Ayant étudié attentivement la Sainte Ecriture, le Saint Père note que, dans le Nouveau Testament, l'amour est projeté dans une nouvelle vision et il l'exprime par le mot *agapè* : « En opposition à l'amour indéterminé et encore en recherche, ce terme exprime l'expérience de l'amour, qui devient alors une véritable découverte de l'autre, dépassant donc le caractère égoïste qui dominait clairement auparavant. L'amour devient maintenant soin de l'autre et pour l'autre. Il ne se cherche plus lui-même – l'immersion dans l'ivresse du bonheur – il cherche au contraire le bien de l'être aimé : il devient renoncement » (DCE, n. 6).

Benoît XVI mène magistralement le lecteur par la main pour l'introduire dans ce sanctuaire. Cet écrit n'a pas pour but de faire une exégèse approfondie. Mais, pour l'objectif que nous nous sommes fixé, nous pensons qu'il est utile de retenir les réflexions qui suivent : « L'*agapè* chrétienne, l'amour pour le prochain dans la sequela Christi n'est pas quelque chose d'étrange, placé à côté ou en opposition à l'*éros* ; mais, dans le sacrifice que le Christ a fait de lui-même pour l'homme, elle a trouvé une nouvelle dimension qui, dans l'histoire du dévouement charitable des chrétiens pour les pauvres et les souffrants, s'est toujours développé davantage » (Audience à Cor Unum, 23.02.06) ; parlant du passage à la réalisation concrète de cet amour *agapè*, il affirme : « Cette activité, après le premier sens très concret de l'aide apportée au prochain, possède essentiellement aussi celui de communiquer aux autres l'amour de Dieu que nous-mêmes avons reçu. Elle doit en quelque manière rendre visible le Dieu vivant » (ibid.).

L'Eros chez le jeune Camille

En retenant le concept exprimé par l'encyclique d'« éros comme terme pour signifier l'amour mondain », il n'est pas difficile de trouver chez le jeune Camille – celui d'avant le 2 février 1575 – des moments et des faits d'inclinaison effrénée pour le satisfaire.

Dans le respect des idées de ceux qui connaissent la vie de notre Saint, disons de suite que la large documentation venant des témoins ses contemporains concerne un comportement de jeune rebelle, arrogant, insatisfait, attaché à la recherche et à la conquête d'une gloire éphémère. Mais on ne trouve rien qui concerne la délicate recherche du sexe. Cela est évident, en considération de la délicatesse de cette question et la grande estime acquise dans la deuxième partie de sa vie.

Mais nous avons des traces données par lui-même qui en souligne encore plus l'œuvre de passage à l'*agapè*.

1. Quelqu'un qui a été proche de lui jusqu'à sa mort a laissé par écrit qu'après avoir quitté l'école en apprenant à lire et à écrire « il a passé ensuite le reste de ses premières années dans le jeu de cartes, de dés et dans d'autres activités des jeunes mondains » (Cicatelli, *Vie de St Camille*).

La passion pour le jeu de cartes fut son vrai « démon » dans cette période de sa vie. Celui-ci était si profondément enraciné que Camille fut chassé de l'Hôpital Saint Jacques à Rome, où, hôte convalescent pour soigner sa fameuse plaie à la jambe, il faisait le « domestique » (ibid.). La cause aggravante de l'exercice de son *éros*, dans cet épisode, est que cela se passait au détriment des malades confiés à ses soins. Cette même maltraitance qu'au lendemain de sa conversion il voudra combattre avec sa « Compagnie d'hommes pieux et de bien ».

Passion aveuglante et destructrice de la dignité humaine qui l'amena aux extrêmes les plus graves. Si bien qu'« une fois, à Naples, il fut réduit à jouer sa chemise. Le fait se passa dans la rue de S. Bartolomeo, près de la place de Castelnuovo de la ville ». (ibid).

Rien de soumis ou d'accommodant. L'arrogance et la violence naissent facilement chez qui se laisse dominer par l'*éros*. Et le jeune Camille n'en fut pas exempt. Son biographe, le camillien Cicatelli, écrit qu'« à Zara il échappa à un autre danger de mort, après avoir défié en duel un nommé Vangelista, de Rocca di Papa ». Le défi n'aboutit pas sur l'intervention du sergent-major, appelé à faire l'arbitre, qui ordonna de suite « de ne pas procéder au duel », et menaça de tuer aussi le vainqueur.

Arrogance, violence, déraison. Aucun respect de la propre dignité de l'homme et recherche spasmodique d'assouvir son vouloir fou d'« être

retarder la pénétration en profondeur du grand commandement de l'Amour (Mt 22, 37-39).

L'adhésion à cet effort l'amena de manière exceptionnelle à aimer Dieu en passant par la souffrance du prochain, aimé et vénéré comme le Seigneur lui-même, comme cela a déjà été dit brièvement. Mais elle entraîna aussi une pureté de conscience et d'esprit qui le poussa à haïr le péché à tel point que les confesseurs ne trouvaient matière suffisante pour lui donner l'absolution qu'en évoquant le passé d'avant ses 25 ans.

Aux procès canoniques, plusieurs témoins attestèrent avoir entendu de sa bouche qu'il aurait préféré mourir et être brûlé plutôt que de commettre un seul péché mortel et qu'il ne se rappelait pas avoir commis un seul péché véniel délibéré.

C'est la confirmation de l'intuition qui s'est manifestée au sujet de l'*éros* passionnel de la première partie de sa vie, désormais dominé et sublimé par l'*agapè*. Cette manière de « battre si fort du poing contre la muraille qu'il semblait avoir une main de fer » révèle le but atteint. L'amour conduit à faire, à penser, à désirer, à vouloir ce que veut l'aimé. Le Père Camille en est un modèle particulier. Son esprit était toujours absorbé en Dieu et son langage un discours continu sur Dieu et sur son Amour.

Une pensée constante à Dieu qui se traduisait en oraison continue, mentale ou vocale. Un engagement assidu et fidèle qu'aucun motif ne pouvait l'empêcher de respecter, pas même lorsqu'il avait passé une nuit entière auprès des malades ; et la fatigue pèse aussi sur qui a un physique fort comme le sien. Une observance scrupuleuse de la loi divine et des préceptes de l'Eglise fondée sur la parole du Seigneur : « Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons chez lui et nous ferons notre demeure chez lui » (Jn 14,23).

Cité comme « modèle » avec d'autres saints dans *Deus Caritas est*, saint Camille a pleinement réalisé ce que disait le pape Benoît XVI : « En partant de l'image chrétienne de Dieu, il fallait montrer comment l'homme est créé pour aimer et comment cet amour qui apparaît initialement comme *éros* entre un homme et une femme doit ensuite se transformer intérieurement en *agapè*, en don de soi à l'autre – et cela pour répondre à la véritable nature de l'*éros* » (Audience à Cor Unum).

si vous faites ce que je vous commande » (Jn 15, 12-14), proclamées au cours de la soirée solennelle de l'institution de l'Eucharistie ?

3. A l'école de l'agapè du Rédempteur, Camille a assimilé profondément la volonté du Père Céleste, pour ceux qui l'aiment, de les voir « conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier né au milieu d'une multitude de frères » (Rm 8,23). Avec l'aide de l'Esprit Saint, il a compris que la « voie de la croix » est celle immédiate et juste qui mène droit à l'imitation du Maître divin. Le Crucifié sera sa théologie et son livre préférés.

Pour ceux qui eurent le privilège de vivre auprès de lui, il s'est révélé comme un homme de prière qui ne suivait pas des méthodes subtiles ou spéculatives, mais simplement, « s'enfermant totalement dans le saint côté du Crucifié, il y demandait les grâces, il y découvrait ses besoins et il y menait d'autres divins entretiens avec son Seigneur aimé » (Cicatelli). Puis la rencontre mystique avec le Rédempteur crucifié se poursuivait à côté de malade où il le voyait vivant et souffrant comme il l'avait affirmé lui-même (Mt 25,26) ; et ainsi, « lorsqu'il les quittait, il leur baisait les mains ou les pieds ou les plaies comme si elles avaient été les plaies de Jésus » (ibid).

Il n'eut pas le don des stigmates, mais cinq douloureuses infirmités qu'il porta dans son corps jusqu'à la fin de son parcours terrestre, qu'il considéra comme les « cinq miséricordes du Seigneur », s'en tenant à la doctrine paulinienne du « je porte les marques de Jésus dans mon corps » (Ga 6,17).

Parmi celles-ci la plus longue et la plus douloureuse fut particulièrement la profonde plaie au pied droit qui le tenait strictement lié à la croix. Le P. Cicatelli écrit que Camille en cueillit ce fruit qu'il pensa qu'elle lui avait été envoyée par le Ciel pour qu'elle le tienne toujours lié et prisonnier dans les hôpitaux ».

Sur le modèle du Christ crucifié, Camille changea radicalement de vie, si bien qu'il pouvait dire avec saint Paul : « Je complète dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ au bénéfice de son corps qui est l'Eglise » (Col 1,24).

Dès l'instant où il découvrit que Dieu le Père l'aimait jusqu'à avoir donné son fils unique pour son salut (Jn 3,16), ce fut une quête ininterrompue pour répondre à cet amour divin infini par toute sa personne. Ni temps, ni lieu, ni souffrance ni contrariété d'où qu'elles seraient venues ne furent capable de

quelqu'un », même par des voies discutables comme le jeu de cartes ou l'usage des armes.

On a déjà évoqué qu'on ne connaît pas d'informations au sujet de l'éros dans le domaine du sexe chez Camille avant sa conversion. Bien sûr ! Mais il ne manque pas d'élément qui ne fassent penser à une présence troublante. En déclarant le nécessaire « *absit injuria verbis* », une incursion dans la large documentation des procès canoniques et dans la biographie du P. Cicatelli ne laisse pas ignorer des éléments qui confirment ce que nous soupçonnons.

Dans la « Positio Romana-théatina », Bernardino Jacobelli (*ex collegio Sac. Palatii caesarum Patronus, chef du collège de la cause des saints*) ouvre le chapitre « De castitate » en rappelant que la mystérieuse conversion de Camille s'est produite le jour de la « Mémoire de la Purification de La Vierge Marie Immaculée » ; il déclare : « ce rayon céleste envoyé dans la poitrine de Camille au jour de la Purification de la Vierge chassa en même temps les ténèbres de son esprit et y alluma la flamme d'un chaste amour et consuma la source et les fibres de la passion... »

Au procès de Naples, le P. Cicatelli, interrogé sur la vertu de chasteté, déclara que Camille « avait l'habitude de dire qu'il n'avait pas trouvé de plus grand remède contre cette tentation que, lorsque le démon lui suggérait de mauvaises pensées, de fermer de suite son cœur, sans le laisser entrer et en crachant à la face du démon sans tenir compte de lui, selon ce qui lui avait été enseigné par le père capucin de Manfredonia ». Rappelons que c'est dans cette ville que se trouvait Camille au moment de sa « conversion » et dans les premiers temps de son postulat chez les capucins. Et si le bon père capucin anonyme a indiqué cette méthode, il va de soi que Camille venait d'une « expérience de vie » certainement non évangélique !

La déduction n'est pas gratuite. C'est le P. Camille lui-même qui nous en donne des indications lorsque, parlant de la chasteté avec ses religieux, il leur disait : « Je connais un homme qui, par la grâce de Dieu, depuis plus de trente ans, n'est pas plus sensible à cette tentation que cette muraille à mes coups ». Et, du poing, il frappait si fort la muraille qu'il semblait avoir une main de fer.

On ne trouve rien de plus. Mais c'est lui-même qui, en frappant ce mur, nous ouvre une fenêtre sur ce que nous cherchions et qui rend encore plus exaltant et magnifique sa démarche et son arrivée à une agapè héroïque.

Eros et agapè chez le Père Camille

Le Saint Père écrit : « En réalité, *éros* et *agapè* – amour ascendant et amour descendant – ne se laissent jamais séparer complètement l'un de l'autre. Plus ces deux formes d'amour, même dans des dimensions différentes, trouvent leur juste unité dans l'unique réalité de l'amour, plus se réalise la véritable nature de l'amour en général » (DCE, n. 7)

L'homme parvient à l'agapè lorsque « cet amour de Dieu s'est manifesté parmi nous, s'est rendu visible car il « a envoyé son Fils unique dans le monde pour que nous vivions par lui » (1 Jn 4, 9). Dieu s'est rendu visible: en Jésus nous pouvons voir le Père (cf. Jn 14, 9). Et les saints, affirme le Saint Père, « ont puisé dans la rencontre avec le Seigneur dans l'Eucharistie leur capacité à aimer le prochain de manière toujours nouvelle, et réciproquement cette rencontre a acquis son réalisme et sa profondeur précisément grâce à leur service des autres. Amour de Dieu et amour du prochain sont inséparables, c'est un unique commandement » (DCE, n. 18) ».

C'est dans cette voie que commence le chemin du jeune Camille ce matin du 2 février 1575, agenouillé sur la pierre du Monte Gargano, lançant vers le Ciel son cri de repentir ; « Ah ! Misérable et malheureux que je suis. Combien grand a été mon aveuglement de n'avoir pas connu plus tôt mon Seigneur » (Cicatelli)

1. La montée de la Montagne Sainte par Camille commence en cette matinée par la participation à l'Eucharistie dans la petite église dédiée à Sainte Marie des Grâces, annexée au couvent des capucins de San Giovanni Rotondo. Ayant vécu avec une forte émotion la rencontre avec Jésus Eucharistie, son cœur et son esprit s'ouvrirent à l'accueil de la Grâce que le Dieu de Miséricorde lui avait proposée plusieurs fois. Un don divin qui réalisa l'admirable transformation qui surprit les bons pères capucins de Manfredonia qui l'hébergeaient depuis le début du mois de décembre précédent.

Dans son style de vie, l'adoration et l'amour de l'Eucharistie présente au Tabernacle sera au centre de sa vie. Quelqu'un qui a été proche de lui atteste qu'il « était tellement enflammé dans sa vénération du Très Saint Sacrement que chaque fois qu'il passait devant celui-ci, il se mettait à genoux avec beaucoup de vénération et de dévotion » (le Fr. Oratio Porgiano au procès de Naples).

Il consacrait beaucoup de temps à l'adoration eucharistique même si son service de charité pour les malades était accaparant. Pendant les longues nuits à l'Hôpital de Saint Esprit à Rome, par exemple, après avoir installé un à un tous les malades, « se mettant à nouveau à genoux devant le Saint Sacrement ou devant l'autel de Notre Dame, il y faisait son heure d'oraison mentale conformément à l'obligation de la Règle ». (Cicatelli).

Et on ne peut taxer d'émotivité dévotionnelle un Père Camille bien connu pour sa rudesse pour son corps et fortement décidé et déterminé dans la défense des droits des marginalisés même si, ensuite, il pleurait pendant la célébration de la sainte Messe, en tenant son regard fixé sur la Sainte Hostie qu'il avait consacrée.

Son union continue avec Dieu et les colloques intimes très élevés auxquels il se livrait devant le T. S. Sacrement avaient affiné en lui la capacité de pénétrer et de comprendre la « Parole ». Saint Camille n'avait pas étudié la « théologie » dans les universités et pourtant les contemporains ont attesté qu'il en parlait d'un manière très experte, « et particulièrement du T. S. Sacrement, faisant des commentaires très fervents sur ce saint Pain céleste... » (Cicatelli). La source eucharistique l'a certainement amené à la contemplation de ce saint mystère et lui a obtenu la Grâce divine de pénétration et de compréhension.

2. Du fait de la célébration quotidienne du Saint Sacrifice, l'agapè du P. Camille atteignait jusqu'aux sommets possibles à l'homme. La contemplation de l'amour infini du Verbe incarné qui se donne dans le « mystère eucharistique » et qui l'émotionnait jusqu'aux larmes se prolongeait dans le service total envers son frère malade, en contemplant dans son visage le visage même du Christ souffrant. Le visage illuminé, comme en extase lorsqu'il les servait, il proclamait à haute voix à ses religieux qui l'accompagnaient : « Mes pères et frères, voyons dans ces pauvres malades la personne même du Christ disant : ce que vous avez fait au plus petit de ceux-ci, c'est à moi que vous l'avez fait... les malades sont nos seigneurs et maîtres, et nous devons les servir comme leurs esclaves... » (Cicatelli).

Comment ne pas entendre dans ces paroles l'écho de ces paroles : « si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous » (Mc 9,35) et de celles-ci : « mon commandement est celui-ci : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Personne n'a de plus grand amour que celui-ci : de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis